



HAL
open science

De deux discours l'un. Phénoménologie de l'existence et sémiotique de la présence

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. De deux discours l'un. Phénoménologie de l'existence et sémiotique de la présence. Metodo. International Studies in Phenomenology and Philosophy, 2015, Phenomenology and Semiotics. Crossing Perspectives, 3, pp.Vol.3, n.1. hal-01160293

HAL Id: hal-01160293

<https://hal.science/hal-01160293>

Submitted on 9 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De deux discours l'un. Phénoménologie de l'existence et sémiotique de la présence

Dominique Ducard

Université Paris Est Créteil Val de Marne - CEDITEC

ducard@u-pec.fr

ABSTRACT: Philosophe méconnu parmi les siens, même si la publication en cours de son œuvre complète l'a replacé récemment sur le devant de la scène, Henri Maldiney¹ est quasi inconnu dans le champ des études sémiotiques. Phénoménologue de l'existence, et non de la conscience, il reprend et réinterprète Husserl, Merleau-Ponty, avec une lecture critique des anciens grecs, de Hegel et d'Heidegger ; son cheminement est marqué par ses rencontres et son dialogue avec la psychiatrie existentielle (*Daseinanalysis* : Binswanger, Khun), la *Schicksalsanalyse* de Szondi et la psychanalyse (Freud, Lacan, Pankov, Oury), aussi avec les artistes et poètes (Bazaine, Tal Coat, Ponge, Du Bouchet). Son regard sur la folie comme mode d'existence en échec de l'être humain nous conduit à une vision anthropologique fondée sur les notions de *présence* et d'*existence*, où la réflexion sur le corps et le langage occupe une place centrale. C'est ainsi que le rythme, tel qu'il est conçu par Maldiney est un radical existentiel qui couvre les dimensions corporelles, psychiques et sociales, indissociablement. La notion de rythme ouvre à une perception et à une compréhension nouvelles et originales de l'esthétique-esthésique dans l'esthétique-artistique. Le rythme, qui s'origine du sentir (*Stimmung*) dans la rencontre avec le monde, est constitutif des formes se formant dans le mouvement qui génère l'espace-temps, dans une tension des opposés : la « Vie des formes » (H. Focillon) et le « Sens des sens » (E. Straus)². La communication sensible avec l'œuvre d'art survient ainsi dans un moment pathique qui est ouverture à soi et au monde, en rupture avec les modes logiques et discursifs de la connaissance. Notre intention n'est pas ici de proposer un article encyclopédique sur le philosophe, à lire et à découvrir, non plus de passer en revue les notions qui articulent une pensée unitaire et globale mais le premier aperçu donné dans le paragraphe introductif fait entendre des échos avec la façon dont la sémiotique, notamment dans certains développements de la sémiotique dite de l'École de Paris, a négocié le virage phénoménologique en se recentrant sur les formes du sensible et le sujet percevant, faisant de la

1 Nous renvoyons aux volumes publiés aux éditions du Cerf sous le titre : Henri Maldiney. *Œuvres philosophiques*.

2 Voir FOCILLON 1943 et STRAUS 2000.

présence au monde une condition de la formation du sens, et dont la référence phénoménologique est, pour l'essentiel, l'œuvre de Merleau-Ponty. La désignation de « sémiotique de la présence » a été proposée par Jacques Fontanille, à côté de « sémiotique du monde sensible »³, nous la reprenons pour la commodité de la confrontation avec la phénoménologie de l'existence, centrée sur la présence au monde. Pour évoquer un croisement éventuel des deux approches, avant d'interroger ce qui les sépare épistémologiquement, nous nous intéresserons, pour introduire le philosophe, à la notion de pathique, en lien avec le couple de la relation d'agentivité : agir / subir (pâtir), qui pourra faire signe aux sémioticiens. Nous suivrons de près la façon dont Maldiney appréhende cette notion tout en adoptant un point de vue plus personnel, de nature sémio-linguistique.

1. Pour introduire Maldiney : le pathique

Le pathique - forme nominalisée comme le sont les notions associées : « le sentir » et « le se mouvoir » - est au cœur de la *Pathosophie* de Viktor von Weizsäcker⁴, auquel renvoie Maldiney. Il y apparaît comme une mise à l'épreuve de l'existence, dans la fonction vitale (psycho-physique) et l'histoire intérieure de la vie. Le pathique et le devenir sont liés, comme « le sentir » et « le se mouvoir » sont articulés l'un à l'autre, de même que le subir et l'agir. Von Weizsäcker représente ce mode d'être dans le subir-agir par les cinq verbes modaux : pouvoir (permission : *dürfen*), vouloir (*wollen*), falloir, devoir (*müssen*,

3 Jacques Fontanille et Claude Zilberberg disent ainsi de l'opposition entre la sémiotique des années 1970 et celle des années 1990 : « L'une serait plutôt binariste, logiciste, achronique, et n'accorde guère de place au sensible ; l'autre se voudrait plutôt une sémiotique des passions, de l'intensité, de la présence, elle préfère la dépendance et la complexité aux seules différences binaires. » FONTANILLE & ZILBERBERG 1998, 7. D'autres courants de la sémiotique se sont constitués en lien avec la phénoménologie, l'exemple le plus prégnant étant de celui de la sémiotique de Jean-Claude Coquet, qui en développant une sémiotique « subjectale » s'est éloigné de la sémiotique « objectale » de Greimas, soutenu en cela par ses références à Merleau-Ponty, à Ricœur et à Benveniste, lecteur de Husserl. Le corps devient alors l'instance de base de la signification et la réalité trouve à s'incarner dans le langage. Il faut aussi mentionner le travail pionnier d'Herman Parret, qui avait élaboré, bien avant l'ouvrage de Greimas et Fontanille (GREIMAS & FONTANILLE 1991), un ouvrage de sémiotique sur les passions (PARRET 1986).

4 Physiologiste et neurologue allemand, Viktor von Weizsäcker (1886-1957) est considéré comme l'un des fondateurs de l'anthropologie médicale et de la psychosomatique. Son ouvrage majeur *Der Gestaltkreis* (1933) a été traduit de l'allemand par Michel Foucault et Daniel Rocher en 1958 sous le titre *Cycle de la structure* (Paris, Desclée de Brouwer), titre auquel Maldiney préfère *Cycle de la forme. Pathosophie* (1956) a été traduit récemment en français (2011).

sollen : nécessité / contrainte / éthique) et pouvoir (*können* : possibilité / puissance / capacité). Ces verbes, linguistiquement, correspondent à des modalités subjectives de l'ordre de la causation, c'est-à-dire une manière d'être et de dire en rapportant le sens de l'action à une cause subjective interne (capacité, désir, volonté) ou externe (coercition, comme avec le déontique). Ces modalités impliquent une distanciation du sujet, d'ordre téléonomique, le sujet s'envisageant hors du présent à partir du présent. Mais ne nous laissons pas abuser par la langue en rabattant les modes d'être sur des catégories linguistiques. Il s'agit plutôt de saisir, sous ce que le langage nous permet d'entrevoir, un « pouvoir » - mode premier de la présence - comme « pouvoir être », comme disposition à l'action et à la passion, dans l'effectivité et l'affectivité, un pouvoir être agissant et un pouvoir être subissant, une réceptivité au monde dans le monde qui se traduit dans le moment pathique par la rencontre : être-avec l'autre (*Mit-Sein*), être-avec le monde (*Mittwelt*).

Ce moment pathique relève de la puissance à ressentir, dans un espace potentiel de présence qui ouvre à la co-présence dans toutes les formes de la communication, moment « dans la tonalité duquel s'exprime, sans signes, non le *quoi* de l'expérience, mais le *comment* d'une rencontre, en elle, avec le monde entier, c'est-à-dire un style d'ouverture à l'étant et à l'existant. »⁵. C'est la disposition-à qui est de l'ordre de ce que Maldiney nomme le *transpossible*, ce qui dépasse les chemins du possible, et du *transpassible*, ce qui traverse les voies du passible : la condition de passibilité du possible et la condition de possibilité du passible. D'où l'événement-avènement, dont l'apparition survient de façon exemplaire dans l'étonnement, la *surprise*, déjouant toute attente, sans anticipation, et qui définit le réel : « Il n'y a de réel que ce qu'on n'attendait pas et qui soudain est là depuis toujours : côté tourné vers nous de la libre étendue »⁶. Le sentir se faisant lui-même événement avec le surgissement soudain de la rencontre qui a lieu dans la surprise.

Transpossibilité et transpassibilité se comprennent ensemble avec les concepts de présence (lat. *prae-sens* : être à l'avant de soi), avec un pouvoir être par-delà tous les possibles envisagés ou imaginés, et d'existence (se tenir *hors* et à *partir de*), dont les formes sont déterminées par une dialectique conjuguant activité et passivité.

Pour comprendre le moyen terme qu'est le subir-agir, nous pouvons nous tourner vers l'étude linguistique d'Emile Benveniste⁷, citée par Maldiney⁸.

5 MALDINEY 2007a, 54.

6 MALDINEY 2007a, 84.

7 BENVENISTE 1966, 168-75.

8 Voir l'intervention de Henri Maldiney dans la discussion qui a suivi l'exposé de Pierre-

Évoquant la dépression qu'il qualifie d'*existentielle* et qui « consiste dans la défaillance absolue d'une situation primordiale qu'Oskar Becker a contraposée au *Dasein* heideggérien et appelée *Dawesen*. », celui-ci note que le français ne connaît pas la distinction entre *Sein* et *Wesen* (être, nature, caractère), et ajoute que nous en avons l'équivalent dans l'opposition morphogénétique du *moyen* et de l'*actif*: « Au moyen, observe Émile Benveniste, l'auteur du procès énoncé par le verbe en est aussi le lieu. A chacun de ses actes, il suscite le monde dans lequel ils se déploient. A l'*actif* ce n'est pas le cas. Où alors se déploie son acte ? Dans l'*ouvert*. Où se situe l'*ouvert* ? Il n'est pas situable. Il est le vide *apertural* dans l'ouverture duquel toute existence se fait jour en éclairant à soi. »⁹

Les grammairiens grecs ont établi, dans le système verbal indo-européen, une triple catégorisation de la diathèse, ou voix verbale, en introduisant, entre l'actif (*energeia*) et le passif (*pathos*), la voix moyenne (*mesotes*). Selon les comparatistes, que Benveniste suit dans sa démonstration, une seule opposition caractérise ce système, l'opposition de l'actif et du moyen, le passif étant historiquement une modalité du moyen. Les linguistes ont retenu la distinction faite par le grammairien hindou Panini entre le *paramaispada*, « mot pour un autre », pour l'actif, et l'*atmanepada*, « mot pour soi », pour le moyen. L'exemple donné est celui du sanskrit *yajati* : « il sacrifie » pour un autre, en tant que prêtre, et *yajate* : « il sacrifie » pour soi, en tant qu'offrant. Devant cette répartition générale et vague, Benveniste passe en revue les verbes à diathèse uniquement active, à côté des verbes à diathèse uniquement moyenne, pour opposer un procès accompli à partir du sujet, qui est extérieur, et un procès dont le sujet est intérieur à ce procès : « il accomplit quelque chose qui s'accomplit en lui, *naître, dormir, gésir, imaginer, croître*, etc. Il est bien intérieur au procès dont il est l'agent. »¹⁰ Le linguiste examine, avec cette double valeur, les verbes qui peuvent avoir une forme d'actif ou une forme de moyen, et en vient à cette conclusion qu'il s'agit de « situer des positions du sujet vis-à-vis du procès, selon qu'il y est extérieur ou intérieur, et à le qualifier en tant qu'agent, selon qu'il effectue, dans l'actif, ou qu'il effectue en s'affectant, dans le moyen. »¹¹ Le passif est ainsi considéré comme une transformation du moyen. Certaines formes de réfléchi se présentent alors comme une autre modalité de la « diathèse moyenne », « pour signaler des procès qui affectent physiquement le sujet, sans que toutefois le sujet se prenne lui-même pour objet ; notions analogues aux formes du français comme *s'emparer de, se saisir*

Paul Lacas (LACAS 2004).

9 MALDINEY 2007a, 60.

10 BENVENISTE 1966, 172.

11 BENVENISTE 1966, 173.

de, aptes à se nuancer diversement.»¹² On peut aussi penser aux verbes réfléchis formés avec *en*, qui dénote une activité interne : *s'en aller, s'en prendre à*, ou encore, avec le *en* intégré : *s'emporter, s'enfuir, s'enhardir, s'enivrer*.

La diathèse a été étudiée plus exhaustivement en linguistique, pour plusieurs langues¹³, mais simplifions et étendons la notion en catégorie générale, pour le propos philosophique et sémiotique, en disant que le sujet, avec le « moyen », ne se pose pas comme l'objet de l'action qu'il exerce, en se prenant par la main, comme pourrait le présenter une philosophie de la volonté, il est indistinctement la cause et l'effet, la source et le but, il agit et il est agi, il *s'agit*, il peut être dit sujet passivant, par analogie avec le sujet agissant.

Pour déterminer sa conception du pathique, Maldiney met en exergue la formule d'Eschyle, dans *Agammemnon* (v. 178) : *tô páthei máthos / τῷ πάθει μάθος*. Dans le contexte de la tragédie cette expression est associée à un rappel de l'enseignement de Zeus aux mortels, qui leur a appris à penser et à sentir, et qui a établi la loi selon laquelle la connaissance tient sa force de ce que l'on éprouve. Mais le terme « épreuve » comme celui d'« affection », dans l'une des traductions données : « connaissance par l'affection », que les philosophes adoptent volontiers, est influencé par le sens qu'Aristote donnera au *pathos*. Une traduction, plus juste historiquement, est « connaissance par la souffrance » ; on trouve aussi « connaissance par l'expérience ». Maldiney choisit le terme d'épreuve : « Le mot d'Eschyle *pathei mathos* (ce qui est appris par l'épreuve) ouvre le sens du pathique. Quel que soit le domaine de l'épreuve le pathique est de l'ordre du subir.»¹⁴, ou encore, « Au moment pathique s'applique intégralement la parole d'Eschyle "pathei mathos" l'épreuve enseigne. Non par raisons, mais par sens.»¹⁵ L'être est ainsi susceptible d'altération, de changement d'état, par le sentir, et il se découvre et se saisit dans ce mouvement.

Le texte dans lequel Maldiney développe la notion de transpassibilité¹⁶ commence par un examen du couple possible-passible et de ce qu'il doit à la philosophie médiévale du fonctionnement de la pensée, avec cette opposition entre « l'intellect possible » et « l'intellect en acte », le « possible » signifiant d'une part « en puissance » vs « en acte », d'autre part réceptif ou passif vs actif

12 Benveniste 1966, 175.

13 On pourra se reporter, pour le français, à MULLER 2004. Le linguiste et sémioticien bulgare Krassimir Mantchev (MANTCHEV 2004) a établi une typologie des diathèses dans les termes d'une sémantique des relations qui rend bien compte de la variété du système.

14 MALDINEY 2007a, 281.

15 Maldiney 2012, 111.

16 MALDINEY 2007a, 263-308.

et créateur. Il expose les difficultés de la philosophie post-aristotélicienne pour rendre compte de la saisie des formes intelligibles à partir du sensible et, revenant à l'origine du possible qui est de l'ordre du *pathein* : subir vs *poiien* : faire, il identifie ce « possible », en tant que puissance, à un « passible », dans le sens d'une réceptivité active : « "Passible" signifie "capable de pâtir, de subir" ; et cette capacité implique une activité immanente à l'épreuve, qui consiste à ouvrir son propre champ de réceptivité. », avec une note de bas de page précisant : « "affecté" au sens d'être "touché", atteint dans notre manière d'être et produits à nous-mêmes par la façon dont nous nous "trouvons", en communication ou en résonance avec les choses. »¹⁷ J'ajouterai une note à cette note, en signalant que l'existence se dit, dans plusieurs langues, par des locutions en rapport avec le prédicat « trouver » : *es befindet sich* en allemand, comme le français avec « il se trouve que » (il y a que) ou « si ça se trouve », et *matsa* en hébreu, qui signifie acquérir, parvenir à quelque chose, trouver (forme active) et exister, au sens de « être trouvable » (forme passive).¹⁸ Maldiney dit par ailleurs, à propos du vivant, qui subit la vie, que le statut de celui-ci est équivoque du fait qu'endurance implique résistance ou consentement actif.

Si la compréhension de soi vient de l'événement par la communication sensible avec le monde, c'est dans l'expérience malheureuse, selon le proverbe repris par Eschyle, qu'elle se révèle au plus haut point. Maldiney nous oriente aussi vers cette interprétation-traduction du vers grec, où le *pathei* est souffrance : « Qui, en effet, s'éprouve d'exister ? "Ce qu'est l'esprit, seul le sait l'opprimé", écrit Hugo von Hofmannsthal dans *Le livre des amis*. Dans le prolongement de cette parole, Ludwig Binswanger peut dire : "Ce qu'est la santé, seul le saisit l'homme malade ; ce qu'est la liberté, seul le saisit le prisonnier." Les traits communs de ces formes d'existence et que, seule, l'épreuve enseigne *pathei mathos*, c'est l'impossibilité de rencontrer. »¹⁹ Dans l'épreuve douloureuse et le manque à être, l'homme peut trouver les ressources de son devenir, par la transformation constitutive.

Dans la dépression et la mélancolie, il y a incapacité d'agir par défaut de réceptivité, faute de transpassibilité, sans les potentialités subjectives qui s'expriment par un « je peux », qui donne la direction du sens et d'où part l'effectuation. La pensée de Maldiney se fait plus éclairante, de mon point de

17 MALDINEY 2007a, 265.

18 Les traductions de *matsa* sont diverses : trouver, recueillir, rencontrer, survenir, retenir, surprendre, avoir, présenter, se procurer, éprouver, atteindre, arriver, être la proie, ..., dans le lexique de l'Ancien Testament hébreu : http://concordance.keo.in/strong_hebreu/strong-hebreu-4672.html

19 MALDINEY 2007b, 155.

vue, quand il ramène l'existence à l'expérience du corps, et plus spécifiquement à l'image du corps, qu'il requalifie en schème dynamique du corps propre, spatialisant et signifiant. Le pathos de la mélancolie et son « atrophie du sens » se manifestent ainsi par une impression de pesanteur et s'exprime par la plainte²⁰.

Maldiney distingue par ailleurs l'espace qui s'articule dans les directions significatives de l'existence de cet autre espace dit « orienté » à la suite de Ludvig Binswanger²¹. Ce dernier parle d'un « espace orienté ou géométrique » ou « espace du monde naturel », constitué dans l'unité de l'espace du corps et de l'espace ambiant et caractérisé par la position, la direction, l'éloignement et l'approche. La dimension pathique renvoie quant à elle à la tonalité affective, à la disposition qui détermine ce que Binswanger nomme, en reprenant Erwin Straus, « l'espace thymique » (*Der gestimmte Raum*), ou climatique, atmosphérique : « Pour ce qui concerne l'analyse de l'espace au sein de la pathologie, précise Binswanger, nous n'avons plus ici affaire aux catégories d'espace du corps propre, d'espace propre, d'espace ambiant, d'espace étranger, donc non plus aux catégories d'organisme, de situation, de tâche, d'opération, mais aux catégories d'expression et de vécu, de mouvement présentiel et de mobilité ou d'attitude présentielles, de physionomie (au sens le plus large) et d'être-thymiquement-disposé »²² Binswanger met ainsi en avant ce que Caroline Gros, la traductrice, nomme une *spatio-thymie*, constituée par la mise en résonance du monde et de l'être, et elle précise que la traduction de *gestimmt* par thymique permet de pointer le *thymos* grec, qui est le cœur à partir duquel advient une *Stimmung*²³.

Cet espace thymique est encore espace rythmique : nous sommes alors en rythme comme nous entrons en résonance, schème corporel et espace s'impliquant réciproquement dans le sens sensuel, distinct de la perception de qualités sensibles dans une relation sujet-objet, et en dehors de tout visée intentionnelle²⁴.

20 Voir à ce sujet DUCARD 2012.

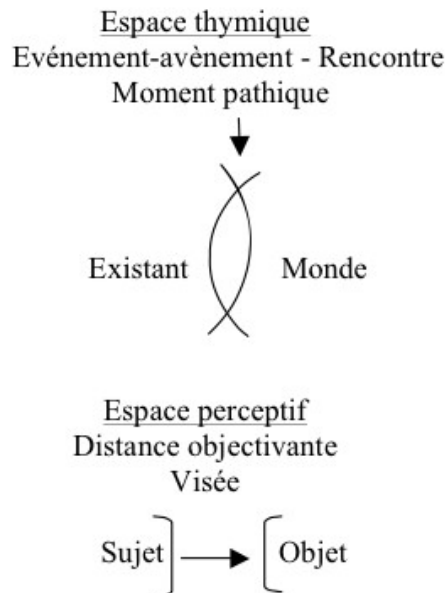
21 BINSWANGER 1998.

22 BINSWANGER 1998, 106.

23 Caroline Gros-Azorin, dans sa préface, cite Binswanger commentant deux vers de Goethe : « Ô Dieu, comme le monde et le ciel se resserrent / quand notre cœur se serre dans ses limites ». Binswanger souligne qu'il n'y a là nul rapport causal ou de conditionnement ou d'induction, « bien plutôt ce que nous appelons serrement de cœur consiste dans la limitation du monde ou du ciel, et inversement la limitation du monde et du ciel réside dans le serrement de notre cœur. » BINSWANGER 1998, 36)

24 Cette coalescence qui abolit la frontière entre sujet percevant et objet perçu est illustrée par l'exemple suivant : « Il arrive qu'au détour d'une rue ou débouchant sur une place,

Les deux espaces créés par le sentir ou par la perception sont ainsi figurables par les deux schématisations suivantes :



2. D'un discours à l'autre : aller-retour

Dans un article intitulé « La présence de l'œuvre et l'alibi du code »²⁵, Maldiney fustige la sémiotique de l'art, qu'il ne connaît apparemment que par la seule référence qu'il donne d'un texte de Louis Marin. Mais sa critique a une portée plus large et vise la méthode et l'analyse « textuelles » de l'œuvre, qui

nous soyons saisi par l'éblouissement blanc d'un mur ayant perdu toutes ses marques, dans l'extase de ce blanc illocalisable, ubiquitaire, effectuant en lui-même sa propre évidence, sans présence ou absence de rien d'autre, mur, sol ou ciel. Ce mur est illocalisable, il ne s'étend pas entre des limites à partir desquelles il prendrait forme. Sans doute l'espace est-il une forme a priori de la sensibilité, mais un tel espace, qui est le milieu d'apparition de tout le sensible, ne l'est pas du sensuel. Quand s'ouvre blanc, l'éclat d'une pierre ou d'un ciel ignoré, il ne se déploie pas devant nous, dans l'étendue du monde ; il nous saisit dans l'ouverture de son apparaître. Cet espace en ouverture est un espace en rythme. » (MALDINEY 2007b, 156-7). On notera que dans ce passage Maldiney introduit le sens sensuel, pour spécifier le sentir dont il est question.

25 Publié dans MALDINEY 2003, 7-32.

réduisent celle-ci à l'objectalité de la perception visuelle et à la systématisme de signes articulés, soumises à une logique de discours qui manque le mode d'apparition de l'œuvre d'art et sa dimension formelle dans et par le regard. A cette référence sommaire nous pouvons opposer que la sémiotique de l'École de Paris n'est pas une sémiotique du signe et que les développements postgreimassiens de la théorisation peuvent rejoindre la façon dont Maldiney conçoit la genèse formelle de l'espace signifiant de l'œuvre tout comme ils semblent proches de ce qu'il dit du pathique, ainsi qu'il apparaît avec une seconde puis troisième manière, depuis la sémiotique des passions²⁶ et ensuite la sémiotique tensive, pour ne prendre que ces deux repères. Après avoir introduit l'étude des « états d'âme », négligés dans la sémiotique narrative des « états de chose », l'accent s'est porté sur le « champ de présence », espace-temps de la perception, base de la signification, puis sur l'affect comme premier terme régissant. J. Fontanille dit ainsi qu'il s'est agi d'une « exploitation systématique de la base phénoménologique et perceptive qui était déjà présente dans *Sémantique structurale* de Greimas (1966) »²⁷.

Dans une présentation synthétique de sa « grammaire tensive » Claude Zilberberg²⁸ mentionne ce qu'il doit, « par un heureux hasard de lecture », aux considérations de Binswanger sur l'espace, précisant qu'il s'agit, dans son optique, de sémiotiser l'espace et non pas de spatialiser la signification. En préalable à cette présentation il affirme le passage d'une « sémiotique des oppositions » à « une sémiotique des intervalles », conformément à la primauté accordée à l'affectivité – le subir a la préséance sur l'agir, dira-t-il par ailleurs – « puisque nos vécus sont d'abord, peut-être seulement, des mesures »²⁹. Cette dernière assertion est-elle un renvoi à ce que Merleau-Ponty dit du corps comme « le mesurant des choses », en reconnaissant ainsi une idéalité liée à la « chair » et lui donnant « ses axes, sa profondeur, ses dimensions »³⁰ ? La sémiotique prendrait alors en charge cette idéalité en tant que telle, dans les opérations de constitution du sens. De son côté la pensée phénoménologique de Maldiney, avec Binswanger et d'autres, trouve les radicaux de la signification du langage, à travers les langues, dans l'expérience de l'image du corps vécu dans l'espace, non pas un espace déjà construit mais une forme en formation lié au schème dynamique spatialisant du corps propre, dans une effectuation affectante. Mais cette expérience ne saurait alors être l'objet de

26 Voir GREIMAS ET J. FONTANILLE 1991 et ZILBERBERG 2002.

27 FONTANILLE 2009, 44.

28 Voir ZILBERBERG 2002.

29 ZILBERBERG 2002, 111.

30 MERLEAU-PONTY 1964, 199.

mesures objectivables, la tension ne se concevant pas comme une organisation polarisée et le gradient du sens ne se réduisant pas à une graduation avec des plus et des moins.

Si les postulats semblent diverger c'est que les objets et les méthodes sont distincts. La sémiotique s'essaie à catégoriser le processus de la signification par une conceptualisation qui procède par implication, concaténation et intégration, à des niveaux différents, dans une métalangue constituant un système très « serré », pour reprendre le qualificatif de Saussure parlant de la langue comme d'un « système serré ». Le déploiement des schématisations atteste de la volonté de capter les faits de signification dans le filet de la sémiotique et de rendre ainsi compte, de façon cohérente, de la structuration des discours, verbaux et non-verbaux. Et comme le dit fort bien Cl. Zilberberg, en conclusion de l'article cité, « le discours de la théorie » est « à l'image de la théorie du discours », comme il se doit, avec une méthode hypothético-déductive, qui « se présente comme un montage, une recette recyclant puis amalgamant des ingrédients "pris à droite et à gauche" dont elle s'efforce - c'est la moindre de choses - de tirer le meilleur parti »³¹. C'est ainsi qu'après la linguistique, l'anthropologie structurale, la phénoménologie ou la psychanalyse, l'auteur en appelle à la rhétorique tropologique.

Le philosophe Pascal Engel, dans une note de lecture sur l'ouvrage-dictionnaire *Tension et signification*, déclare ainsi que « Le pouvoir d'assimilation des sémioticiens greimassiens est étonnant »³². Le rapport de la sémiotique avec les autres champs disciplinaires, du moins dans cette tradition, est en effet souvent vu en terme d'inspiration, d'emprunt ou d'absorption, ce qui serait mieux appréhendé en parlant de reprise et de transformation par intégration dans un système évolutif mais constant dans ses principes fondamentaux, par héritages successifs. Vouloir comparer les notions théorisées en sémiotique avec celles en usage en phénoménologie, et plus particulièrement dans la phénoménologie qui nous intéresse ici, de par leur apparente proximité, ne peut se faire sans les resituer dans un projet théorique et sans les replacer dans un ensemble de dépendances internes à la théorie. Ainsi à vouloir faire se correspondre les modes d'existence, le champ de présence, le sensible, le pathème et le phorique avec les concepts d'existence, de présence, de sentir et de pathique chez Maldiney, on risque le faux sens et le malentendu. Mais si c'est le point de vue qui fait l'objet d'étude, comme cela est souvent rappelé après Saussure, il faut d'une part pouvoir évaluer la pertinence d'une théorie au regard de ce qu'elle vise, pour en apprécier

31 ZILBERBERG 2002, 142.

32 FONTANILLE ET ZILBERBERG 1998. Voir la note de lecture de P. Engel (ENGEL 2001).

l'adéquation, mais aussi la rapporter à un sens commun pour juger de ce que chaque point de vue nous dit et nous fait comprendre du monde et de notre expérience du monde, sensible et intelligible. La séparation entre le discours de la sémiotique et le discours de la philosophie apparaît plus nettement quand nous interrogeons leur régime de vérité et leur mode d'exposition. Par régime de vérité je désigne l'appropriation du discours à ce dont il est question dans ce qu'il énonce.

La sémiotique s'occupe des manifestations discursives (au sens large) du processus de signification, appréhendées selon les deux plans de l'expression et du contenu, elle relève du monde des représentations (verbales, visuelles, sonores, gestuelles,...) et l'analyse qu'elle développe en passe par des « textes » qui en sont le *ab quo* et *ad quem*. Les opérations et les catégories qu'elle dégage, dans un aller-retour entre conceptualisation et vérification, sont ordonnées dans un système explicatif de la sémiose, qui est réactualisé et réaménagé dans ses applications. Cl. Zilberberg reconnaît et accepte la circularité de la démarche comme « répondant épistémologique de l'homogénéité de la théorie avancée »³³.] Et le discours sémiotique doit exposer l'agencement de la conceptualisation selon les règles de la méthode analytique, par division et enchaînement déductif. Il reste en cela structuraliste.

Si l'on n'adopte pas ce point de vue, on ne peut qu'être déconcerté, comme l'est Pascal Engel, dans le compte-rendu déjà cité, qui pense pouvoir décrire le projet de la sémiotique postgreimassienne « comme une sorte d'analytique transcendantale des catégories linguistiques », mais en ajoutant : « je n'ai pas réussi à comprendre encore vraiment. » Il ne comprend ainsi pas ce que les topologies (Thom, Petitot, P. A. Brandt) apportent à la sémantique et s'étonne de la façon dont certaines notions, comme celle de « forme de vie », empruntée à Wittgenstein, sont adaptées à des schèmes complexes. Il remarque aussi l'absence d'ouverture à des traditions autres, telles que la sémantique logique ou la sémiotique logique de Peirce. Mais disons que c'est à cette condition que nous pouvons avoir un système où tout se tient, aussi dynamique et évolutif soit-il, au risque de la clôture sur lui-même.

Le philosophe analytique n'exprimerait pas moins sa perplexité face à la phénoménologie de Maldiney mais les raisons de sa prise de distance seraient autres et les arguments différents. Ce que Maldiney met en avant et à l'avant de

33 ZILBERBERG 2011, 23. « Assurément, dit l'auteur, une certaine circularité se fait jour puisque la théorie n'accède qu'aux objets qui lui ressemblent, de même que les catégories sont prévenues par la mise en place des modes sémiotiques et par le choix des dimensions jugées constitutives, à savoir l'intensité et l'extensité, mais cette circularité certaine est le répondant épistémologique de l'homogénéité de la théorie avancée »

toute discoursivisation, à laquelle il oppose la parole en tant que vouloir-dire, ouverture à la langue dans le temps même de l'avènement du dit, ne peut être appréhendé par un système de représentation formalisé qui s'en tiendrait à une logique de discours. Si Gustave Guillaume est l'un des seuls linguistes vers qui Maldiney se tourne, dans ses réflexions sur le langage, les langues et la parole, c'est que la psychomécanique et la psychosémiologie du linguiste cherchent à capter les mécanismes et les cinétismes de la pensée dans la genèse des signes, qui ne sont que des saisies du mouvement général de la pensée dans une langue. C'est aussi Guillaume qui, avec Merleau-Ponty, est convoqué par les sémioticiens en quête de la dynamique du sens et d'une sémiologie dont les actes sont, là encore, conçus comme des « saisies » dans le mouvement signifiant. Mais quand le sémioticien effectue un montage – pour reprendre le terme de Zylberberg – conceptuel pour élaborer des schémas d'intelligibilité, simulacres de la génération des significations, le philosophe, lui, creuse un chemin sous celles-ci à la recherche d'une « signifiante non signifiable », selon le mot de Hoffmannsthal, signifiante « pour une forme – qui n'est pas un signe – d'apparaître, d'être et de se signifier »³⁴, à l'origine de l'esprit poétique des « premières racines de la langue ».

Comment dire dès lors ce « sens des sens » dans un discours rationnel ? Le discours objectivant de la science, qu'elle soit psychologique ou sémiotique, ne saurait permettre de comprendre, selon Maldiney, la « liaison plus originaire de la forme et du sens » à laquelle renvoie l'intentionnalité des figures, signes ou images qui constituent leur sens thématique »³⁵. Pas plus que le discours de la méthode philosophique, du moins d'une façon directe par démonstration, explication et glose interprétative. S'il porte haut la parole poétique dans la voie qui mènerait au plus près de la vérité existentielle, le philosophe n'écrit pas de la poésie. Son style de parole et d'écriture est singulier, fait de reprises et de ressassements, de formulations aphoristiques et de circonlocutions, de ruptures et de digressions, de citations, explicites ou non, de commentaires et de récits d'expérience ou d'anecdotes, d'analyses d'œuvres, d'exemples cliniques, mêlant les références à la science, aux philosophes et à l'histoire de la philosophie, à la psychologie ou la psychiatrie, à l'art, etc., le tout évoluant par déroulements et enroulements, comme des vagues successives. Autrement dit le texte philosophique, ainsi que le signale Maldiney en introduisant son propos sur le propre de l'art, et au-delà sur ce qu'est l'existence comme forme de présence à soi et au monde, ne peut être qu'un *pré*-texte, en accordant au « préfixe des préfixes » (Ponge) la valeur de signalement qu'il ne s'agit que de

34 MALDINEY 2007a, 304.

35 MALDINEY 2012, 131-47.

tendre vers ce qui est à l'avant du texte, qui le traverse et que le texte essaie de rejoindre, voué à l'impossible.

Dans son dialogue à la fois critique et constructif avec Greimas, Paul Ricoeur conteste l'opposition traditionnelle entre compréhension et explication à laquelle il oppose une herméneutique générale conjuguant les deux et se traduisant par une version à dominante explicative, exemplifiée par la sémiotique de Greimas, et une version à dominante compréhensive, en laquelle il se reconnaît³⁶. J. Fontanille a repris le raisonnement de Ricoeur sur cette question³⁷, qu'il sémiotise en synthétisant les deux procédures par un parcours « énonciatif » où le sujet cognitif se distingue selon qu'il adopte le point de vue de l'observateur (embrayé) ou celui de l'informateur (débrayé), les deux procès cognitifs de la compréhension immédiate et de l'explication s'articulant en une séquence donnant lieu à une compréhension médiante. En référence à Kant et aux schèmes de l'imagination comme mode de transition entre intuition sensible et conceptualisation abstraite, J. Fontanille conclut en disant que « le "schématisme de la structure" est peut-être à chercher, comme le suggère P. Ricoeur, dans l'acte de comprendre et dans son articulation avec celui d'expliquer »³⁸. Dans sa « Brève réponse à Paul Ricoeur », Cl. Zylberberg situe l'opposition entre comprendre et expliquer dans l'antagonisme entre deux syntagmes : « on *comprend* le réel » et « on *explique* le réalisable », la phénoménologie étant, épistémologiquement, « en quête de l'universalité de l'advenu » alors que la sémiotique est « en quête de la généralité du possible. » L'on pourrait objecter à cette stricte répartition que les sciences, dans leur histoire, cherchent à expliquer le réel par des systèmes ou modèles à partir d'hypothèses vérifiables et falsifiables, du côté donc aussi du réalisable. Et que les rapprochements récents de la phénoménologie et des neurosciences permettent d'interroger ensemble la certitude des connaissances expérimentales, même provisoire, avec les interprétations possibles et généralisables issues de l'observation et de la réflexion phénoménologiques. Revenons plutôt à Ricoeur élargissant le concept d'explication par la variété des procédures auxquels sont soumis les faits et les phénomènes dans les sciences, y compris les sciences humaines et sociales, avec des modèles probabilistes ou selon des modes approximatifs. La compréhension est alors du côté du « prendre-avec » pour « faire tenir-ensemble », ce que permet une intelligence intuitive et cultivée, toujours présente, en sous-main, dans les opérations heuristiques de l'analyse systématique et de la réduction à visée explicative.

36 Voir notamment RICŒUR 1990.

37 Voir son commentaire du texte de RICŒUR 1990, 21-31.

38 RICŒUR 1990. 31.

Maldiney a consacré de longs développements à ce qu'est, selon lui, « comprendre »³⁹, corrélant compréhension et perception dans des actes d'appréhension dont la structure primaire commune est celle du « prendre à... ». Ainsi, dans la relation thérapeutique, le psychanalyste pourra prendre le patient à ses mots ou à ses gestes, mais toujours *en situation* et *selon lui*, en rapport avec l'ensemble formé par ses paroles et sa conduite, dans l'évolution de la cure, avec l'éclairage de l'expérience du thérapeute et sous l'angle de sa connaissance de la clinique. La saisie des formes d'expression ne peut se faire que dans la mise en perspective d'un comportement appréhendé comme une totalité qui s'articule en significations. Et comprendre, c'est comprendre l'expression dans le sens, qui est perçu dans l'expression. Ainsi, dit Maldiney, « (...) la méthode freudienne de compréhension consiste bien à comprendre l'expression proposée avec toutes les autres dans un ensemble de contre-sens dont l'articulation contradictoire apparaît comme la loi d'un projet, comme le sens d'une transcendance où chaque expression locale est mise en perspective. Nous comprenons l'expression dans le sens »⁴⁰. Et le sens que nous percevons dans une expression n'est qu'une limite, une circonscription dans un champ de signification qui donne des directions de sens (*Bedeutungsrichtung*, selon Binswanger), captés dans des signes. Ces directions de sens, non thématiques, sont significatives d'une façon d'être et de communiquer. L'interprétation sémantique est alors subordonnée à une stylistique de la présence au monde (*Eigen-Welt* : monde propre, *Umwelt* : monde environnement, *Mitwelt* : monde de la rencontre), orientée par la *Daseinsanalyse*, qui serait une réponse à la question de savoir « comment édifier une science analytique des structures non thématiques de l'existence qui rende possible la compréhension (dans une convergence signifiante et opérante) des expressions d'un homme »⁴¹. Une phénoménologie herméneutique devrait alors chercher à saisir le sens à travers les formes de son expression. Mais par quel chemin, plutôt que méthode, puisque le sens n'est perçu que par l'ouverture à l'autre dans une dialectique de l'espace étranger et de l'espace propre. Nous retrouvons ici l'empathie, notion problématique, comme le rappelle P. Ricœur, pour asseoir la compréhension, à l'égal de l'« ex-pression » ou du « transfert dans une vie étrangère »⁴². Et qu'il convient ici de redéfinir, phénoménologiquement, comme une forme de présence, à soi et à l'autre.

C'est ici que divergent les projets et les discours. Nous pouvons concevoir

39 MALDINEY 2012, 61-129.

40 MALDINEY, 2012, 97.

41 MALDINEY 2012, 113.

42 RICŒUR 1990, 8.

que la phénoménologie comme la sémiotique cherchent à appréhender (comprendre et saisir) le mouvement de la signifiante dans ce qu'il a d'exprimable et de communicable et dont l'origine ou le foyer serait, pour la première, la présence (*Eigen-Mit-Um-Welt*), pour la seconde, le champ de présence, domaine spatio-temporel de la perception. Le propos de Maldiney pose des difficultés aporétiques : le sens sensible, qui advient dans le moment pathique de la communication, est irréductible à la signifiante signifiante dans des formes d'expression et c'est cependant à travers celles-ci qu'il est possible de le percevoir, à partir de leur compréhension. Mais il n'est pas logico-formalisable ; le philosophe ne peut que l'indiquer par les détours de son discours. La sémiotique catégorise et schématise au plan de l'expression une sémiotique qui est corrélée au champ de la perception et de l'affect, mais sans établir le lien de dérivation. Le sémioticien s'en tient au formulable, le phénoménologue vise l'informulable.

3. Pour conclure en deux mots : ou bien... ou bien...

Le titre donné à cet article reprend la locution en français « de deux choses l'une », qui est suivie d'une alternative « ou bien... ou bien... », pour signifier que deux possibles sont inconciliables. Si, comme nous pensons l'avoir montré, le point de vue de la phénoménologie de l'existence fait écho à celui d'une sémiotique de la présence, les chemins empruntés par l'une et par l'autre ne se croisent pas. La sémiotique pourrait toujours intégrer le pathique dans ses présupposés mais il lui serait refusé, selon le philosophe, toute prétention à dire la vérité du phénomène, prétention qu'elle n'a pas par ailleurs. J. Fontanille insiste ainsi sur la distinction entre d'un côté une cause présupposée et un parcours *génératif* et de l'autre une cause physique et un parcours *génétique*. Dans ce dernier cas la sémiotique, selon un point de vue physicaliste et avec un programme de naturalisation du sens, se couperait de la compréhension herméneutique : « Pour cela, dit-il, il suffit de mettre l'objet de connaissance sémiotique en relation avec les faits non sémiotiques, à le construire comme "conforme aux choses mêmes", et donc de le dériver à partir des états de choses, par exemple grâce à une morphologie génétique ; c'est ainsi qu'une *rationalité* ("en raison de") se trouve convertie en *causalité* ("à cause de"), qu'il n'existe plus de cause présupposées, mais seulement des causes physicalisées, et que seule en ce cas l'explication a droit de cité »⁴³.

43 FONTANILLE, in RICŒUR 1990, 30.

Une autre perspective sémio-morphogénétique est possible, elle implique de concevoir les formes signifiantes comme des *traces* de processus non observables directement ou non thématiques, comme les qualifie Maldiney. Il ne s'agit pas alors de remonter des phénomènes à des causes qui les expliqueraient naturellement mais d'établir une mise en relation entre la rationalité de l'explication construite dans le système de représentation formel ou conceptuel avec une rationalité d'un autre ordre, permettant de comprendre l'explication, à titre d'hypothèse et en convergence avec des travaux relevant de sciences connexes au regard du domaine d'étude. C'est la position adoptée dans la linguistique des opérations énonciatives (Antoine Culioli) pour l'étude du langage à travers les langues et les textes⁴⁴, avec l'hypothèse du *geste mental*, lié originellement à la sensori-motricité, sous-jacent à l'activité signifiante de langage. A cette fin il faut que le linguiste, dans sa démarche métalinguistique, dépasse « les exigences de la rationalité démonstrative » pour tenir compte de ce que celle-ci écarte, notamment le mouvement et l'affect. La notion phénoménologique de direction de sens présente alors un point d'accrochage avec une approche sémio-linguistique de la signification, en nous interrogeant sur le travail de l'imagination, lié au corps, dans le passage de la sensorialité et de l'affectivité à/dans l'activité symbolique de représentation.

Bibliographie

- BENVENISTE, E. 1966. « Actif et moyen dans le verbe » (1950). In BENVENISTE, E, *Problèmes de linguistique générale 1*. Paris : Gallimard, 168-175.
- BINSWANGER, L. 1998. *Le problème de l'espace en psychopathologie*. Toulouse Presses Universitaires du Mirail.
- CULIOLI, A. 2005. *Variations sur la rationalité, "Cahiers de l'ILSL"*. Université de Lausanne, Hors série.
- DUCARD, D. 2012. «Le sujet de la plainte. Phénoménologie et linguistique». In *Le Discours et la Langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours*,

44 Antoine Culioli distingue ainsi une « rationalité de l'effectuation », celle du discours linéaire à des fins d'échange et de communication, d'une « rationalité silencieuse, « à l'œuvre, dans un travail interne et intersubjectif (autant qu'interindividuel), travail qui n'est pas fondé sur un raisonnement explicite, ou sur un contrat, bref dont la cohérence ou l'efficacité échappent aux mots publics. » (CULIOLI 2005).

- Tome 3.2, E.M.E., 2, 81-92.
- ENGEL, P. 2001. «Review de Fontanille J., Zilberberg Cl. (1998): *Tension et signification*». *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, T. 191, No. 2, Hume, 253-254.
- FOCILLON, H. 1943. *Vie des formes*, suivi de *Éloge de la main*. Paris: PUF.
- FONTANILLE J., ZILBERBERG CL. 1998. *Tension et signification*. Sprimont-Belgique: Mardaga.
- FONTANILLE, J. 1990. «Notes sur le parcours cognitif», *Nouveaux Actes Sémiotiques* 7, Limoges: PULIM, 21-31.
- 2009. «Sémiotique de l'École de Paris. Introduction » In ABLALI, D. ET DUCARD, D. (dir.). *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*. Paris:, Champion.
- GREIMAS A.J. ET FONTANILLE J. 1991. *Sémiotique des passions. Des états de chose aux états d'âme*. Paris: Seuil.
- LACAS, P. P. 2004. « Aux sources de la pensée de Gisela Pankow » In *Présence de Gisela Pankow*. Paris: Campagne Première éd., 31-63.
- MALDINEY, H. 1973a. « Le dévoilement des concepts fondamentaux de la psychologie à travers la Daseinanalyse de L. Binswanger » In MALDINEY, H. 1973. *Regard, Parole, Espace*. Lausanne: L'Age d'Homme, 131-147.
- 2003. « La présence de l'œuvre et l'alibi du code ». In MALDINEY, H. 2003. *Art et existence*. Paris: Klincksieck, 7-32.
- 2007a. « Psychose et présence ». In MALDINEY, H. 2007. *Penser l'homme et sa folie*. Grenoble: Millon, 7-61.
- 2007b. « De la transpassibilité ». In MALDINEY, H. 2007. *Penser l'homme et sa folie*. Grenoble: Millon, 263-308.
- 2007c. « Pulsions et présence ». In MALDINEY, H. 2007. *Penser l'homme et sa folie*. Grenoble: Millon, 107-135.
- 2007d. « Rencontre avec Henri Maldiney ». *Lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne*, n° 18, Paris, 131-174.
- 2012. « Comprendre ». In MALDINEY, H. 2012. *Regard, parole, espace*. Paris: Cerf, 61-129.
- MANTCHEV, K., MANTCHEV, A 2004. *Œuvres de Krassimir Mantchev. 1, La linguistique*. Paris: L'Harmattan,
- MERLEAU-PONTY M. 1964. *Le visible et l'invisible*. Paris: Gallimard.
- MULLER, CL. 2004. « Diathèses et voix en français ». *Interaction entre sémantique et pragmatique*, Actes du XIe Séminaire de Didactique Universitaire (Constanta 2004, Université Ovidius, Association des Chercheurs en Linguistique Française). Bucarest: Editura ASE, 73-95.
- PARRET, H. 1986. *Les passions*. Liège: Mardaga.

- RICŒUR, P. 1990. «Entre herméneutique et sémiotique». *Nouveaux Actes Sémiotiques* 7. Limoges: PULIM,3-19.
- STRAUS, E. 2000. *Du sens des sens. Contribution à une étude des fondements de la psychologie*. Grenoble: Millon.
- WEIZSÄCKER VON, V. 2011. *Pathosophie*. Grenoble: Millon.
- WEIZSÄCKER VON, V. 1958. *Cycle de la structure*. Paris: Desclée de Brouwer.
- ZILBERBERG, CL. 2002. «Précis de grammaire tensive». In *Tangence*, n° 70, 111-143.
- ZILBERBERG, CL. 2011. «L'hypothèse tensive : point de vue ou théorie ? ». In ZILBERBERG, CL. 2011. *Des formes de vie aux valeurs*. Paris: PUF,7-23.